

M. Sébastien Le Pajolec*

* Maître de conférences en histoire contemporaine et en communication audiovisuelle, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 12, place du Panthéon, F-75231 Paris Cedex 05. Courriel : seblepajolec@gmail.com
Reçu mai 2011, accepté juin 2011

Les “accros” du bistouri

Chirurgie esthétique et dépendance dans *Nip/Tuck*

Résumé

L'analyse de plusieurs cas de chirurgiens addicts démontre de quelle manière, dans la série *Nip/Tuck*, la dépendance est perçue comme l'expression contemporaine et malade du lien social. De nombreux personnages, médecins comme patients, sont présentés comme des “accros”, et toute la gamme des substances (alcool, drogues, médicaments, botox...) est convoquée. Dans ce grand théâtre des obsessions, la dépendance sexuelle s'avère être l'addiction la plus originale utilisée par ce conte moral pour déterminer le rôle social de la chirurgie esthétique.

Mots-clés

Nip/Tuck – Personnage – Série – Télévision – Médecine – Chirurgie esthétique – Addiction – Dépendance – Sexe – Alcool.

Summary

Scalpel “addicts”. *Cosmetic surgery and dependence in *Nip/Tuck**

Analysis of several cases of addicted surgeons demonstrates the way in which, in the *Nip/Tuck* TV series, dependence is perceived as a contemporary and pathological expression of social relations. Many characters, both doctors and patients, are presented as “addicts” to a whole range of substances (alcohol, drugs, medications, botox, etc.). In this great theatre of obsessions, sexual dependence appears to be the most original form of addiction used by this moral tale to determine the social role of cosmetic surgery.

Key words

Nip/Tuck – Character – Series – Television – Medicine – Cosmetic surgery – Addiction – Dependence – Sex – Alcohol.

Créée en 2003 par le scénariste Ryan Murphy et diffusée aux États-Unis sur la chaîne câblée FX, la série américaine *Nip/Tuck* relate, pendant six saisons et 100 épisodes de 50 minutes, les déboires professionnels et personnels de Sean McNamara (Dylan Walsh) et Christian Troy (Julian McMahon), deux chirurgiens amis de 20 ans et associés au sein de leur propre clinique à Miami. Après *Urgences* (1994) et *Scrubs* (2001), et avant *Dr House* (2004) et *Grey's Anatomy* (2005), le succès de *Nip/Tuck* en Amérique et en France a confirmé le goût des téléspectateurs pour les séries médicales. Pourtant, le programme se distingue de ses concurrents en focalisant son intrigue sur une spécialité souffrant d'une mauvaise réputation : la chirurgie plastique. Si, dans chaque épisode, on assiste à plusieurs scènes de bloc opératoire, la série se concentre moins sur les aspects techniques que sur les rapports sociaux et humains. Elle fonctionne comme un conte moral

qui, à travers une réflexion sur les apparences physiques (les patients qui veulent changer un élément de leur corps) et sur la réussite (professionnelle, sentimentale, financière), traite, en fait, de la difficulté à s'accepter soi-même et à trouver une place dans la société.

Les nécessités dramaturgiques de *Nip/Tuck* impliquent une grande diversité de pathologies chez les patients qui entrent dans la clinique Troy-McNamara, ainsi que l'existence de nombreuses intrigues secondaires afin de ne pas lasser le public. Mais, au-delà de sa variété scénaristique, la série marque durablement les esprits par un style immédiatement reconnaissable : un générique rapidement devenu culte, qui joue habilement sur les faux-semblants et la duplicité (d'ailleurs présente dans le titre même du show), des scènes de cabinet récurrentes (avec toujours la même question en préalable : “qu'est-ce que vous n'aimez

pas chez vous ?”) et une esthétique à la fois froide (les scènes d’intérieur, les tonalités grises et pâles sont privilégiées) et tape-à-l’œil (la série se déroule à Miami puis Los Angeles, deux symboles du clinquant et de la fortune). Au cœur de ce dispositif esthétique et narratif, l’addiction joue un rôle déterminant ; elle concerne aussi bien des patients que les deux médecins héros de la série, sans oublier leur entourage professionnel (leurs confrères) et familial (femme et fils).

Dans *Nip/Tuck*, l’attitude addictive constitue le leitmotiv de la vie sociale, comme si cela permettait de s’adapter au culte de la performance qui règne dans la société, de s’accepter et de vivre apaisé, même temporairement, avec son identité (le corps servant ici de métaphore à l’esprit) et son passé. On rencontre ainsi des femmes devenues “accros” aux opérations de chirurgie esthétique ou aux séances de botox (la *botox party* avec ses seringues dans une assiette renvoie à l’imaginaire de l’héroïne) ; dans le même temps, les substances traditionnelles de l’addiction (cocaïne, cannabis, alcool, médicaments psychotropes) sont omniprésentes au fil des épisodes. Analyser les représentations du médecin addict dans *Nip/Tuck* suppose donc de prendre en compte cet environnement, mais surtout de mettre au jour les motifs, les mises en scène et les conséquences de ces pratiques en s’interrogeant sur le regard moral que la série porte sur elles. Cet examen auscultera trois types de relation des médecins de la série aux addictions : celle qui mène à la déchéance (le docteur Marcus Grayson), celle qui est synonyme de crise (Sean McNamara) et, enfin, l’addiction envisagée comme un moyen de s’affirmer pour surmonter un traumatisme (Christian Troy).

Plus dure sera la chute : le docteur Grayson

Dans le quatrième épisode de la première saison, Sean McNamara retrouve le professeur de chirurgie qu’il admirait tant quand il étudiait à l’université, le docteur Marcus Grayson. Ce dernier pratique clandestinement des opérations de reconstruction sur des transsexuelles mexicaines qui n’ont pas les moyens de se faire opérer dans des cliniques ayant pignon sur rue. Quand Sean apprend d’une de ses patientes que les graves complications postopératoires d’une autre transsexuelle résultent d’une opération pratiquée par Marcus, la mise en scène souligne son malaise par un resserrement du cadre. Contenant à l’origine les deux personnages, le plan s’achève sur le seul docteur McNamara. La rencontre avec Grayson intervient quelques

scènes plus tard ; la séquence constitue un portrait impitoyable d’un médecin victime de sa dépendance à l’alcool.

C’est d’abord le cadre professionnel qui trahit la situation du médecin addict. Avant même de pénétrer dans “l’Institut Aphrodite”, la caméra exprime le caractère clandestin de l’officine, située à l’abri des regards, au fond d’un couloir exigü et sombre. Ce point de vue lugubre est encore renforcé par l’illustration musicale qui distille une atmosphère angoissante. La réalisation insiste sur le fait que cette activité doit être cachée. Un parallèle s’établit entre une pratique médicale illégale – sur une clientèle stigmatisée socialement, les transsexuels – et la honte qui caractérise l’alcoolisme du praticien. Cette représentation est amplifiée par le regard porté sur la salle dans laquelle ont lieu les soins chirurgicaux. Il s’agit d’une petite pièce en désordre, dans la pénombre, qui n’est dotée d’aucun équipement adéquat aux exigences sanitaires. Plusieurs gros plans successifs témoignent de l’encombrement des instruments de chirurgie, au contact de linges ensanglantés. Tout souligne, en ce lieu, l’absence de respect des normes d’hygiène. Ces images s’avèrent d’autant plus efficaces que le scénario a fait comprendre précédemment au public que plusieurs patients du docteur Grayson avaient contracté des infections bactériologiques au cours de ses opérations, risquant ainsi leur vie. Sean dit lui-même à Marcus : “*Regarde cet endroit, je comprends pourquoi les patients développent des infections*”.

La mise en images de l’Institut Aphrodite paraît d’autant plus stigmatisante que le téléspectateur de *Nip/Tuck* est habitué aux cabinets design et au bloc opératoire ultramodern de la clinique de McNamara et Troy. On est ici en présence de l’envers du décor, de la face sombre de la chirurgie esthétique, dont les dérapages ont, à de nombreuses reprises, fait la une des médias des deux côtés de l’Atlantique. L’originalité de la séquence réside dans le parcours du chirurgien Grayson. Le récit le présente à l’opposé des biographies des escrocs et usurpateurs de la médecine esthétique, qui ne possèdent pas de diplômes. Il a été un brillant professeur d’université, comme le souligne Sean dès le début de leur échange : “*Tu sais j’ai gardé toutes mes notes de tes cours, Marcus*”. Grayson rappelle lui-même : “*C’est moi qui ai inventé la plupart des techniques qui existent*”. Il incarne donc, à l’origine, l’excellence médicale, ce qui semble en contradiction avec sa situation professionnelle. Un tel hiatus trouve probablement son explication dans la dépendance du médecin à l’alcool, même si l’épisode, le seul de la série dans lequel apparaisse Grayson, ne nous dit pas explicitement si ce praticien alcoolique a perdu son statut parce qu’il buvait ou si il s’est mis à boire suite à sa déchéance sociale.

La mise en scène suggère cependant le rôle déterminant de l'alcool dans la chute. Quand Sean demande à son ancien professeur comment il s'est retrouvé dans cette arrière-salle, ce dernier raconte une suite de coups du sort : l'université qui lui retire sa chaire d'enseignement, une condamnation pour faute professionnelle, des ennuis d'argent qui l'ont empêché de garder une assurance... Nulle évocation de l'alcool dans cette succession de problèmes. Pourtant, pendant que Marcus parle, la caméra fixe ses mains tremblantes, trahissant ainsi sa dépendance par cette insistance sur une partie de son corps dont la maîtrise est essentielle au bon chirurgien. L'image vient donc remettre en perspective le monologue du médecin, elle fait jaillir la réalité masquée par son discours, et ce, avec d'autant plus de force que, durant toute la séquence, les raccords entre les plans soulignent que nous adoptons le point de vue de Sean. Le pouvoir de révélation de l'image est confirmé dans la suite de la scène, lorsque le ton monte entre les deux hommes. McNamara porte le coup de grâce à Grayson : *"Regarde-toi, tu as les mains qui tremblent Marcus, tu pues l'alcool [...] tu n'es qu'un vieil alcool qui ne peut pas prendre sa retraite parce que sa vie est désespérément vide et qu'il est complètement seul !"*. Ce n'est qu'une fois ces mots proférés que la dépendance du docteur Grayson éclate au grand jour ; il s'éloigne vers le recoin le plus sombre de la pièce pour saisir une bouteille de whisky et, sur un bruit fortement amplifié de liquide versé, se servir un verre. Un plan montre ensuite le comédien levant le coude.

Si le personnage de Grayson reprend le stéréotype du brillant médecin victime de son addiction et puni socialement et professionnellement, la fonction narrative de la séquence ne se limite pas à cette seule reprise. Il faut d'abord rappeler qu'elle intervient dans l'un des premiers épisodes de la série, au moment où les scénaristes cherchent encore à façonner les caractères des principaux protagonistes du programme. Sean incarne, à cet instant, un chirurgien modèle, plus préoccupé d'éthique que d'argent, un homme attaché à sa famille, une personne moralement irréprochable. Comme on l'a vu, nous jugeons les effets de la dépendance de Marcus à travers le regard de Sean ; celui-ci découvre ce qu'est devenue l'idole de sa jeunesse étudiante : *"C'est toi qui m'a donné l'envie d'être chirurgien, je voulais devenir comme toi !"*. Après cette phrase, la scène offre un retournement et donne un nouvel éclairage à ce personnage d'alcoolique : s'il ne correspond plus au modèle idéalisé par Sean, jusqu'à lui ressembler par sa réussite professionnelle, ce n'est pas parce que sa trajectoire a dévié, mais parce que le modèle évolue en fonction des âges de la vie.

La série fait de Grayson autre chose qu'un "vieux alcool" ; ce personnage annonce, en fait, le futur du docteur McNamara : *"Tu es comme moi Sean, pour l'instant tu es mon passé, tu as du succès aujourd'hui, à 40 ans c'est l'âge où tout commence à dérailler"*. Et Marcus d'énumérer les problèmes qu'il a eus avec sa femme qui l'a quitté, avec ses enfants qui ne le voient plus, cette solitude que Sean éprouvera dans les saisons à venir. Il constitue un devenir possible de son ancien élève.

À travers ce cas, la représentation du médecin addict reste néanmoins conforme aux canons établis, qu'il s'agisse de la substance de la dépendance, l'alcool, de ses effets physiques (le corps fatigué de celui qui baisse la tête, a les paupières lourdes, le regard vitreux et les mains tremblantes) et sociaux (la dégradation professionnelle). La figure de Grayson est, enfin, emblématique des parcours addictifs vécus par les très grands professionnels (avocat, médecin, policier), comme si l'excellence dans son métier se faisait au détriment de la réussite dans la vie familiale et que, par contrecoup, les échecs personnels rejaillissaient sur les performances au travail. Le chirurgien talentueux est promis à un isolement social provoqué, justement, par les conséquences de son excellence. On retrouve ici le discours sur la maladie des génies qui, in fine, fait rimer dépendance avec déchéance.

Le revers de la normalité : les crises addictives de Sean McNamara

Dès les premiers épisodes de la série, le docteur McNamara apparaît comme l'élément responsable du duo qu'il forme avec Christian Troy. Il est marié et père de deux enfants quand son ami offre le profil d'un éternel célibataire multipliant les conquêtes. McNamara considère que la chirurgie esthétique doit être au service des gens pour améliorer leur vie tandis que Troy est obsédé par la réussite et les signes extérieurs de richesse. Sean passe son temps à rattraper les erreurs de Christian. Il fait attention à la réputation de la clinique alors que son collègue est prêt à tout pour attirer de nouveaux patients. Tous les épisodes de la première saison sont fondés sur l'opposition de ces deux personnalités qui expriment des visions contradictoires de la profession médicale. En dépit de ses difficultés familiales, à savoir un couple qui se délite et un fils aîné qui se révolte, Sean tient le choc et s'il s'avoue déprimé dans une scène du sixième épisode de la deuxième saison, il rétorque à Christian qui lui propose des médicaments : *"Je n'ai pas besoin de médicaments, j'ai besoin de solutions"*.

Ce personnage, parangon de vertu et expert dans sa discipline, va connaître au fil des saisons une profonde remise en question, illustrée par plusieurs séquences, chronologiques et télévisuelles, de dépendance.

Pour Sean, l'addiction, principalement à l'alcool et aux somnifères, sera paradoxalement caractérisée à la fois par son intensité et par sa relative brièveté. Cela s'explique, en partie, par l'obligation pour les scénaristes de s'adapter aux impératifs de la sérialité télévisuelle destinée au grand public en privilégiant les retournements de situation. McNamara, l'homme sain, doit spectaculairement se transformer en médecin toxicomane pour marquer les esprits et dramatiser son personnage, mais il ne peut le rester longtemps car cela risquerait de nuire à la fonction moralisatrice que sert in fine ce programme, en dépit des apparences amORALES et "trash" qu'il exhibe (sexe, sang, etc.). Autant l'addiction du docteur Grayson, en réactivant une figure identifiable, pouvait paraître crédible car le personnage apparaît seulement dans un épisode, autant la dépendance de Sean doit être envisagée comme un artifice scénaristique, et c'est ainsi qu'il faut l'interroger.

Les premières scènes d'ivresse de Sean appartiennent au neuvième épisode de la deuxième saison, c'est-à-dire au début de la seconde moitié de celle-ci. Ce détail est important car il indique que l'alcoolisation amorce un retournement dramaturgique qui doit renouveler l'intérêt du public. Dans l'épisode précédent, le médecin a appris qu'il n'était pas le père biologique de son fils, mais qu'il s'agissait en fait de son associé et meilleur ami Christian. À la suite de cette découverte, les repères sentimentaux et professionnels de cet homme de 40 ans s'effondrent, et son comportement va complètement changer. Il devient violent avec ses proches, les accusant de trahison, et se met à boire des bouteilles de scotch dans les bars et à avoir des relations sexuelles débridées, lui qui était plutôt inhibé avec les femmes. Face à cette attitude, Christian essaie de le raisonner avec des interrogations telles que : *"T'as pété un plomb ?"*. Mais il échoue, Sean lui répondant : *"Il est temps, tu ne crois pas ! C'est ma revanche !"*. Son addiction s'exprime comme une rupture avec ce que le personnage incarnait jusqu'alors. La figure du médecin addict est convoquée temporairement, non pour signifier un quelconque discours social, mais pour marquer l'entrée du chirurgien dans une zone de turbulences affectives, ce que souligne d'ailleurs une femme rencontrée dans un bar, qui l'interpelle en le voyant en train de vider sa bouteille de scotch : *"Un gars avec de la classe comme vous qui noie son chagrin dans du scotch à West One 12th, soit il a perdu un gros contrat, soit sa femme se tape son prof de gym"*. Aux scènes

de bar succèdent, dans le dixième épisode, des séquences où l'on voit Sean se saouler sur son canapé. Comme Christian dans l'épisode précédent, sa femme dit ne plus le reconnaître, alors Sean explique très clairement les motivations de sa soudaine addiction : *"Tu sais quoi, j'en ai marre d'être sympa, Julia ! Être sympa ne t'a pas empêché de me trahir, ni ma famille d'être disloquée ! J'ai envie d'essayer quelque chose de nouveau !"*

Le temps de deux épisodes, le chirurgien esthétique compétent s'est transformé en mari trompé et ami trahi. Sa consommation excessive d'alcool intervient comme une négation de l'homme qu'il était avant. L'homme sain et sobre, libre de toute dépendance, est confronté à l'échec, et pour le conjurer, il s'invente une autre personnalité, à l'inverse de la sienne. On pourrait d'ailleurs qualifier ce comportement addictif de simulacre, d'abord parce qu'il se veut spectaculaire, c'est-à-dire qu'il est destiné à être remarqué par ses proches, que ce soit dans un bar ou à son domicile, comme une vengeance, et aussi parce que, en tant que péripétie scénaristique, il s'adresse au public. Pour le téléspectateur qui suit la série avec assiduité, cette addiction inattendue crée évidemment un suspense au sujet de l'évolution du personnage de Sean : va-t-il plonger ou s'en remettre ? Surtout qu'une série fonctionne sur la mémoire des épisodes antérieurs et que résonnent encore les mots du docteur alcoolique Grayson lors de la première saison : *"Tu es comme moi Sean, pour l'instant ..."*. Enfin, ultime indice qui suggère d'interpréter cette addiction à l'alcool comme un subterfuge scénaristique, le médecin McNamara n'est pas du tout handicapé professionnellement par sa nouvelle passion alcoolique, comme s'il en avait le contrôle, cela ne l'amène pas à commettre des erreurs médicales. Et c'est ce qui le différencie du cas Grayson : alors que ce dernier était réellement un médecin "accro", l'addiction rentrant en conflit avec l'activité médicale, chez McNamara, ce n'est pas le médecin qui est addict mais l'homme privé, le père de famille dépossédé de sa paternité. On ne le voit jamais consommer une goutte d'alcool dans sa clinique.

Si cette crise est rapidement surmontée, elle ressurgit vers la fin de la quatrième saison, sous une forme similaire, le temps de plusieurs épisodes (11 à 13). Les motivations sont identiques, Sean se sent seul et sans famille car sa fille Annie n'a pu le rejoindre pour les fêtes de Noël. Il vérifie ainsi la prédiction de Grayson et, pour oublier sa situation, il s'enivre. Mais derrière l'apparente répétition, ce retour de la dépendance connaît des répercussions inédites. D'abord, à l'inverse des séquences de la deuxième saison, on voit Sean en état d'ivresse sur son lieu de

travail, recevant une patiente, avachi sur son fauteuil. De plus, pour la première fois, il opère sous l'influence de l'alcool et commet alors une erreur médicale, heureusement aux conséquences limitées. La maîtrise de la dépendance entrevue précédemment n'est désormais plus de mise, les effets néfastes de l'alcoolémie de Sean ne sont plus limités au cercle des proches, mais touchent à présent ses malades, et même une petite fille qu'il fait pleurer alors qu'il est déguisé en Père Noël dans un centre commercial. Les scènes d'alcoolisation se répètent, à tous moments et en tous lieux (bureau, café, domicile, espaces publics comme un centre commercial ou une plage), et le risque de chute sociale s'accroît, comme l'en avertit le clochard Reefer avec lequel Sean a sympathisé. Cette proximité avec un sans domicile fixe sert aussi d'avertissement au personnage, comme plus tôt dans la série la rencontre avec le docteur Grayson. Le vagabond alcoolisé pourrait être le devenir de Sean s'il ne se reprenait pas. Une intrigue alambiquée aboutira d'ailleurs à la mort violente du clochard, ce dernier devenant ainsi une sorte de victime sacrificielle, comme si ce décès, véritable coup de semonce scénaristique, permettait au médecin de se reprendre en mains.

L'addiction du docteur McNamara apparaît, au final, moins comme une maladie que comme un symptôme. Cet état de dépendance momentanée lui sert à chaque fois pour exprimer ses états d'âme. C'est justement parce qu'il incarne l'homme solide que les scénaristes prennent un malin plaisir à lui faire subir ces crises passagères. D'ailleurs, qu'il s'agisse de périodes d'alcoolisation massive ou, plus tard dans la série, de la consommation excessive de somnifères, les conséquences sur sa santé comme sur sa vie professionnelle sont quasi nulles. L'addiction de Sean n'est guère problématisée, elle est juste convoquée pour signifier le mal-être temporaire d'un personnage, dans lequel le statut de médecin ne joue pas de rôle particulier.

Orgueil et dépendance : l'addiction au sexe de Christian Troy

Loin de la déchéance sociale du praticien alcoolique Grayson et des crises addictives peu crédibles de Sean McNamara, le rapport de son associé Christian Troy à la dépendance constitue sans doute l'apport le plus original de la série *Nip/Tuck* à la représentation du médecin addict. Si la dépendance du docteur Troy est plus convaincante que celle de ses collègues, c'est d'abord parce qu'elle est mise en scène constamment tout au long de la série.

Dans chacun des 100 épisodes, on le voit coucher avec plusieurs femmes. Sa dépendance au sexe sert donc de matrice narrative à une partie importante de la série, elle influe sur l'évolution du récit puisqu'elle amène une re-composition des rapports entre les personnages, comme, par exemple, lorsque l'on apprend qu'il est, en fait, le vrai père du fils de son associé.

Le donjuanisme de Christian est diagnostiqué comme une dépendance malade dès le cinquième épisode de la première saison par le personnage de Grace Santiago, une psychologue embauchée par Sean contre l'avis de son partenaire. Grace, qui aura d'ailleurs des relations sexuelles avec Christian, lui conseille de consulter : *"Il y a des réunions des SA à l'église de la 64^{ème} et Collins, tous les soirs de 20 heures à 21 heures. Les Sexoliques Anonymes. Je vous parle en tant que professionnelle, Christian. Vous avez un problème [...] L'excès de sexe révèle autant de troubles intimes que l'absence de sexe. Je vous ai donné l'information. Faites-en ce que vous voulez"*. Mais rien ne lui fait changer de comportement et, s'il se rend à l'une de ces réunions, c'est pour coucher avec sa "marraine" elle-même "sexolique anonyme".

L'originalité de cette dépendance tient d'abord au fait que Christian ne cherche pas à s'en guérir, il ne cesse même de s'en revendiquer. Vouant un culte aux apparences (il possède une voiture de sport, un grand appartement au design moderne et même un bateau) et à la performance, le docteur Troy exprime par sa sexualité sa volonté de maîtrise et de supériorité, aucune femme ne pouvant lui résister. Contrairement à la mise en scène ravageuse des effets de l'alcool ou des drogues sur les dépendants, les scènes de sexe aboutissent à une survalorisation du personnage (durée du rapport sexuel, célébration narcissique de son propre corps, beauté de la femme séduite). Si l'addiction au sexe, sujet central d'une autre série à succès récente (*Californication*), n'est pas caractérisée par une stigmatisation visuelle, sa condamnation passe par un autre prisme : la construction dramaturgique. En dépit de ses multiples conquêtes, Christian reste un homme seul, toutes les femmes auxquelles il manifeste un peu plus d'attachement finissent par le quitter en partant loin ou en mourant, assassinée ou suicidée.

Le vecteur de son addiction, son corps, subit symboliquement la punition de ses excès au fil des saisons et au gré de péripéties scénaristiques, parfois incongrues. Dans un épisode, le docteur Troy subit un viol par sodomie de la part d'un tueur en série (le "découpeur") ; plus tard, il sera atteint d'un cancer du sein dont il parviendra à guérir après avoir cru sa fin arrivée. Il n'est pas innocent

que ces deux souffrances corporelles (le viol et le cancer du sein) fassent, sans équivoque, référence à la féminité, le récit souligne ici grossièrement, et avec une certaine hypocrisie, que le médecin est puni par là où il a pêché. Son addiction au sexe a fait souffrir tant de femmes que lui-même souffre de maux féminins. Si la dépendance sexuelle n'est pas mal vécue par le personnage, le point de vue moral, voire moralisateur, de la série s'attache donc à le victimiser malgré lui par les punitions corporelles déjà évoquées et aussi par l'état de solitude affective (il reste célibataire et les femmes qu'il a aimées ne sont plus près de lui) et amicale (son ami et associé Sean quitte les États-Unis) dans lequel on le retrouve à la fin de la série. De la même manière, l'aveu par Christian, pendant la première saison, d'une enfance traumatique le désigne comme une victime. Il fut un enfant abandonné par ses parents et son père adoptif le violait. L'addiction, même si elle donne ici du plaisir sans nuire à la santé, ne peut exister dans la série que pour répondre à un trauma.

Si le type de dépendance étonne, on constate que sa représentation reste finalement fidèle à une approche culpabilisante et victimaire, la figure du docteur Troy se trouvant d'ailleurs prolongée à travers la mise en accusation de deux autres chirurgiens esthétiques présents dans la série. Comme Christian, le médecin psychopathe Quentin Costa a été abandonné par ses parents ; il deviendra ce découpeur qui défigure ses victimes, dont Christian lui-même qu'il sodomisera. Merrill Bobolit incarne à sa manière une autre figuration du docteur Troy, qui hésite à un moment donné à s'associer avec lui. Les deux ont en commun le goût de l'argent et l'absence de scrupules ; la soif de réussite de Bobolit le poussera dans la dépendance aux drogues et l'amènera en prison pour avoir commercialisé une dangereuse contrefaçon du botox. Comme Grayson pour McNamara, le personnage de Bobolit fonctionne comme une mise en garde pour Troy.

On peut enfin se demander en quoi l'addiction au sexe du chirurgien entretient une relation avec son statut de praticien : si l'on a vu que les crises addictives de Sean avaient peu d'incidence sur sa profession, ce n'est pas le cas pour l'hypersexualité de Christian. Celui-ci couche à plusieurs reprises avec des employés de la clinique (anesthésiste, psychologue...), mais surtout il entretient de nombreuses relations avec ses patientes. Ses activités sexuelle et médicale sont étroitement liées : les femmes qu'il rencontre deviennent ses patientes, et il n'hésite pas à séduire des patientes qui viennent le consulter pour une opération. Son addiction elle-même, mêlant performance et apparence, a valeur de métaphore de la chirurgie esthé-

tique : la performance chirurgicale au service du culte des apparences. On peut donc penser qu'au-delà des motivations psychologiques et des explications convoquant les traumatismes de l'enfance (l'absence d'amour compensée par une sexualité jamais satisfaite), la mise en scène de la dépendance sexuelle dans *Nip/Tuck* permet, à travers le médecin addict, d'autopsier le commerce des corps dans nos sociétés et particulièrement le rôle de la médecine, à travers la chirurgie esthétique, dans ce commerce.

Nip/Tuck accorde donc une large place aux situations de dépendance : non seulement celles-ci affectent des praticiens, mais elles concernent aussi leur proches, comme Matt (le fils de Sean dont Christian est le père biologique) et Kimber (ex-fiancée de Christian) qui connaissent une descente aux enfers quand ils deviennent "accros" à l'héroïne. La représentation des médecins addicts s'insère donc dans un discours global qui définit les individus comme des "addicts" en puissance, des personnes frustrées, complexées, déséquilibrées, qui sont constamment en recherche d'une amélioration physique qui les soulage. La morale de la série consiste à nous dire que ce soulagement, qui passe principalement par une dépendance traduisant une obsession, ne peut être que temporaire. Dans une imagerie assez sulpicienne, faussement transgressive, *Nip/Tuck* identifie l'addiction comme l'enfermement dans un rapport à soi dont la solution ne peut-être que l'ouverture à l'autre. C'est ainsi qu'il faut comprendre le départ du docteur McNamara à la fin de la série pour une mission humanitaire à l'étranger. Dans cette perspective morale, on comprend que les scénaristes et réalisateurs de *Nip/Tuck* soient moins intéressés par la mise en scène du processus addictif que par son impact sur les comportements humains.

Pour conclure, on remarquera que le processus d'écriture de la série lui-même contient, dans son fonctionnement sériel (épisodes, saisons, reprises, retournements, dénouements...), un potentiel addictif pour des téléspectateurs qui, à la fin de chaque épisode, attendent leur prochaine dose. ■